

A l'idée de refaire des tournées électorales d'électrifier du haut d'un balcon les populations méridionales, de m'entendre rappeler comme un acteur qui a bien rempli son rôle, je me sens pris d'un inconcevable dégoût.

Le peuple ! pouah ! Il sent mauvais ! Et l'on s'étonne qu'il me faille aujourd'hui un luxe asiatique pour me venger de ce passé nauséabond. Ah ! mes amis, quel Sillery, quels grands crus, pourront me faire oublier le gros bleu avec lequel je trinçais sur le comptoir des mastroquets de Belleville !

Valgras vida sa coupe.

— Tu as peut-être tort ! dit le plus jeune des convives. Les bêtes domptées finissent toujours par manger le dompteur.

— A moins que le dompteur cède à temps sa ménagerie c'est ce que je ferai.

— Quand tu te marieras.

Valgras se renversa sur son fauteuil.

— Me marier ! fit-il, j'ai vingt fois été sur le point de m'y décider, mais au moment de demander la main d'une femme, le courage m'a manqué ! On a parlé bien des fois de projets d'union, on a cité miss William, riche comme une province de l'Amérique ; la veuve d'un député qui a des cheveux blancs, mais point de rides à son esprit toujours jeune ; d'une femme qui fut jolie entre les plus jolies et qui garde autour d'elle une cour intelligente ; puis d'une princesse Italienne possédant des palais de marbre à Venise, des bois d'orangers à Gênes, des pierreries du temps des Doges et des revenus qui enrichiraient un prince régnaient ! De qui encore ?

On a feuilleté l'almanach de Gotha pour y dénicher une reine de la main gauche veuve morganatique d'un souverain qui régna de l'autre côté du Rhin ! Les journaux ont tour à tour annoncé ces mariages, et consacré des articles biographiques à ces prétendues fiancées.

Je ne dis point que jamais l'idée d'en finir, de me créer ce qu'on appelle un intérieur ne me soit venue, mais au moment de demander une femme en mariage, j'ai toujours reculé.

— Voulais-tu qu'elle apportât une couronne royale dans sa corbeille ? Ce fut le rêve de Cromwell et celui de Robespierre " l'Incorruptible. "

Valgras secoua la tête et répondit :

— Non ; un souvenir se plaçait entre elle et moi, voilà tout !

— Bah ! une idylle, un premier amour ?

— Vous avez raison, un premier amour, encadré par la mer et les falaises normandes, un pur amour pour une jeune fille qui est une sainte, et qui a refusé de m'épouser...

— Pendant que tu étais pauvre ?

— Depuis que je suis riche.

— C'est invraisemblable ; les jeunes filles de nos jours ont un sens plus pratique des choses de la vie... Alors, elle ne t'aimait pas ?

— Elle m'adorait...

— Et elle refuse d'être la femme de Valgras, l'opulent, le célèbre, le grand, l'unique Valgras ?

— Elle refuse.

— Sous quel prétexte ?

— Parce que j'ai refusé de la conduire à l'église, et qu'elle ne se croirait suffisamment mariée par un officier public.

— Par ma foi ! dit le plus âgé des invités de Valgras, cela semble impossible, mais tu l'affirmes, cela est ! Voilà une vraie femme ! Celle-là n'aurait ni trompé ni menti ! Je comprends

qu'on la regrette ! Je comprendrais même qu'on renoncât à tout pour devenir son mari. Les caractères comme le sien sont rares aujourd'hui !

— Un autre verre de champagne ! fit Valgras ; quand je songe à cette enfant, il me semble retrouver les âpres parfums des fucus humides, et fixer le beau regard profond et pur que j'ai vu couvert d'une voile de larmes ! Et voilà pourquoi je n'épouse personne, pourquoi je jette l'or et les pierreries au hasard de mon caprice, c'est que rien ne parvient à me faire oublier une fille pauvre qui m'a aimé quand je n'étais rien, mais qui m'a préféré Dieu !

Coup sur coup Valgras remplit et vida son verre, puis riant de lui-même, avec une verve implacable il se moqua des souvenirs qui tout à l'heure venaient de faire jaillir une note vraie de son âme.

Il passa en revue toutes les femmes dont les journaux vantaient le luxe insolent, piétina pour ainsi dire sur cette fraîche jonchée des fleurs de sa jeunesse, et s'efforça de chasser loin de lui le souvenir d'Amice évoqué subitement au milieu d'un déjeûner de viveurs.

— Que fais-tu de Bozan de Breuil ? demanda un moment après un des convives de Valgras.

— Je l'aide à se débrouiller. Très fort, Bozan de Breuil ! Je l'ai cru perdu, et ma foi, vous comprenez, il eut été inutile, dans ce moment là, de me compromettre en le soutenant, mais quand j'ai pu constater quelle vitalité il gardait, et avec quelle intelligence il émettait de nouvelles actions de la « Société Universelle, » ma foi, je lui ai rendu mon patronage. Les actionnaires ne perdront rien, s'ils ont confiance en lui...

— Et tu y gagneras ?

— Trois millions au bas mot.

— Aimes-tu assez l'argent ! s'écria Serget.

— Je l'aime comme la vraie, l'unique puissance qui soit au monde ! Quand les Israélites se trouvaient maîtres de se choisir une divinité, ils fondaient un Apis d'or pur ! Et ce culte qui traversa les siècles est par excellence celui du nôtre ! Est-ce que l'or n'achète et ne paie pas tout ? Connais-tu quelque chose qui lui résiste ? Je l'aime pour les jouissances qu'il procure, plutôt que pour l'entasser dans des coffres.

Je l'aime pour en avoir été si longtemps privé que je me demande aujourd'hui comment j'ai pu vivre. L'or ! mais il vit, il palpète dans les doigts de ceux qui le font ruisseler en cascades bruissantes. C'est l'or qui me donne un hôtel semblable à un palais, les tableaux de maîtres peuplant ma galerie, l'argenterie ciselée qui charge cette table, ces cristaux minces comme une feuille de papier.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1883) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos listes à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même la file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}. Editeurs,

B^{is} 1386, Bureau de Poste.

No. 17 Rue Thérèse Montréal.